

L'art d'extraire les morts anonymes de l'oubli

Les disparus de Daniel Mendelsohn. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina; photographies de Marr Mendelsohn, Flammarion, 649 p.

Marc-Alain Wolf

Number 219, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Wolf, M.-A. (2008). L'art d'extraire les morts anonymes de l'oubli / *Les disparus* de Daniel Mendelsohn. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina; photographies de Marr Mendelsohn, Flammarion, 649 p. *Spirale*, (219), 51–52.

L'art d'extraire les morts anonymes de l'oubli

LES DISPARUS de Daniel Mendelsohn

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina ; photographies de Marr Mendelsohn, Flammarion, 649 p.

par MARC-ALAIN WOLF

C'est un des événements littéraires de la rentrée à Paris. Les critiques sont élogieuses et quasi unanimes. Le livre de Daniel Mendelsohn est une réussite mais on peine à le définir. Enquête familiale ? Écrit sur la Shoah ? Réflexion sur le mal et la culpabilité ? Exercice littéraire tenant à la fois de l'épopée antique, de l'exégèse biblique, du roman policier ?

Enquête familiale

Les *Disparus* sont d'abord une chronique familiale, une ode à la mémoire de la branche maternelle de la famille de l'auteur, celle des Yäger. Le grand-père est sans doute le principal destinataire de cet ample travail de recherche. Forte personnalité, marié quatre fois, polyglotte mais surtout conteur invétéré qui sait tenir un auditoire, ménager ses effets et entretenir le suspense. Le petit Daniel, suspendu à ses lèvres, ne se lassera jamais de ces histoires. Il se fait très tôt le gardien de cette mémoire, le responsable des archives familiales, l'héritier du grand-père. Il collectionne les photos et les lettres, court les cimetières, harcèle ses proches de questions. Rapidement un sujet s'impose à lui, celui du destin tragique du frère du grand-père, Schmiel Yäger, à qui d'ailleurs il ressemble si fortement que son apparition dans les réunions familiales entraîne automatiquement les sanglots des vieux, de ceux qui ont connu Schmiel, ce grand-oncle disparu sans laisser de traces, avec sa femme et ses quatre filles, tous tués par les nazis.

Qu'est-il arrivé à Schmiel ? La question va faire son chemin. Daniel Mendelsohn finira par lui consacrer cinq années de sa vie pour élucider le sort de ces six victimes de l'Holocauste, six parmi six millions, et leur redonner vie.

Il y embarquera une partie de sa famille, se rendra deux fois à

Bolechow, berceau des Yäger, petite ville ukrainienne où subsistent quelques vieilles personnes qui, à l'évocation du nom du grand-oncle, seront capables de sourire et de relater de minuscules souvenirs, des anecdotes, de vraies ou de fausses informations qui, peu à peu, vont restituer ce qu'a pu être la personnalité de l'oncle, sa vie familiale et professionnelle, sa détresse et sa mort. L'enquête mènera également Daniel et son frère photographe en Australie, en Suède, au Danemark et en Israël, à la recherche des derniers témoins qui ont connu Schmiel ou ses enfants, et grâce à qui le portrait de famille se précisera un peu — se compliquera aussi.

Écrit sur la Shoah

Dans les nombreuses entrevues qu'il a accordées, Daniel Mendelsohn tient à rappeler qu'il n'est pas un spécialiste de la Shoah et que son livre n'est pas une œuvre d'historien. Son récit inclut l'Holocauste comme arrière-fond tragique d'une histoire qui se focalise sur des individus et non sur des masses, sur des détails de la Deuxième Guerre mondiale qui ont été parfois mis de côté ou noyés par les grands événements retenus par l'Histoire officielle. Le lecteur des *Disparus* finira par prendre connaissance de la manière dont une communauté de six mille personnes (celle des Juifs de Bolechow) a péri au cours des différentes « *Aktionen* » perpétrées par les nazis et leurs alliés locaux, mais cette prise de conscience se fera lentement, progressivement, au rythme laborieux des découvertes de l'auteur, des révélations des témoins, de la consultation de certaines archives. Pris dans ce groupe, le destin des six membres de la famille Yäger s'éclairera partiellement, pauvrement en fait, mais la modestie du résultat de l'enquête est compensée par la richesse narrative et interprétative du récit, le questionnement incessant

des protagonistes d'aujourd'hui, les enfants ou petits-enfants des acteurs (et victimes) de l'époque. Certains survivants se livrent avec générosité, d'autres tiennent à conserver leur part d'ombre et leurs secrets. Certaines de ces réticences finiront par céder ou recevront d'autres témoins une lumière inattendue, souvent reliée à la culpabilité. Défilent alors, dans ce cortège de souvenirs et de révélations, les mille et une facettes de ce drame humain, les événements eux-mêmes, mais aussi la diversité des perceptions et des points de vue, la difficulté, pour des consciences actuelles, d'imaginer les situations inextricables, les choix, les violences subies ou commises, les actes ou réflexes de lâcheté et de courage. Le souci de Mendelsohn est de donner à voir sans juger, en respectant néanmoins les jugements des uns et des autres. Il est aussi, et peut-être avant tout, de récupérer une dernière fois, de la bouche de ses hôtes, les souvenirs, les accents, les idiomes et les saveurs d'un monde qui s'efface. Celui d'avant, de pendant et d'après la Shoah.

Réflexion sur le bien et le mal

S'il refuse de juger, l'auteur nous livre quelques données chiffrées qui permettent de guider la réflexion. Au Danemark, où le conduit sa recherche de témoignages oraux, il réalise que ce pays abritait avant guerre le même nombre (un peu plus en fait) de Juifs que la petite ville de Bolechow et ses environs : huit mille. Mais là s'arrête la comparaison. Alors que quatre-vingt-quinze pour cent de la population juive danoise sera sauvée grâce à l'intervention de la population et la mise en place d'une gigantesque opération de transfert vers la Suède, seule une quarantaine de personnes trouveront moyen d'échapper à la mort dans la ville polonaise. La population locale, dans ce dernier cas, n'a pas pu ou voulu protéger sa minorité juive. Le

grand-père de Daniel Mendelsohn avait, sur ce sujet, une explication à donner à son petit-fils, qu'il résumait par la formule suivante : les Allemands étaient méchants, les Polonais étaient pires et les Ukrainiens pires encore. Bolechow, avant guerre, était une ville multiculturelle où cohabitaient cinquante pour cent de Polonais, vingt-cinq pour cent de Juifs et vingt-cinq pour cent d'Ukrainiens. L'explication du grand-père est nuancée par l'auteur qui rappelle que les Ukrainiens ont accueilli les Allemands en libérateurs parce qu'ils les débarrassaient de Staline qui les avait littéralement affamés. Sous le joug communiste, des millions d'entre eux périrent dans des conditions atroces. Les Juifs, de leur côté, préféraient les Russes aux nazis, et cette différence d'allégeance et d'intérêt aurait attisé les haines et les rancunes.

Le débat moral apparaît aussi indirectement dans les commentaires bibliques qui parsèment le livre. Le thème de la rivalité et de la haine des frères y est abondamment exploré à la suite de l'histoire de Caïn et d'Abel, mais aussi grâce aux interprétations de deux rabbins, l'un illustre, le fameux Rachi de Troyes, et l'autre contemporain, un certain Richard Friedman. Le fratricide mis en scène par la Bible illustre les relations passionnées qui peuvent se développer entre des personnes trop proches les unes des autres, des frères mais aussi des voisins qui vivent côte à côte depuis des générations et qui, comme les trois groupes culturels de Bolechow, ont des professions, des situations financières différentes. Dans la Bible, Caïn, le cultivateur, éprouve du ressentiment pour Abel, le berger. À Bolechow, les Juifs sont dans le commerce, les Polonais dans l'administration et les Ukrainiens sur leurs terres. Mendelsohn scrute à la loupe les arguments des exégètes, superpose les mythes du passé et les récits du présent, transforme les frères ennemis de la Deuxième Guerre mondiale ▶

en personnages bibliques, introduit enfin des considérations plus personnelles lorsqu'il évoque un conflit ancien avec son jeune frère ou qu'il insiste sur la culpabilité de son grand-père qui n'a pas répondu à temps aux sollicitations du grand-oncle. Le va-et-vient incessant entre l'actualité et la tradition, le récit et l'exégèse, est un des procédés qui donne aux *Disparus* une dimension littéraire et philosophique originale.

Exercice d'écriture

Pour le spécialiste de littérature classique qu'est Daniel Mendelsohn, le défi de son entreprise de recherche était aussi, bien sûr, d'en faire une œuvre littéraire. Il y parvient en conviant le lecteur à de multiples

voyages dans le temps et l'espace, en le soumettant à la surprise d'innombrables parenthèses et digressions, en cultivant un certain suspense, c'est-à-dire, dans ce cas particulier, en renouvelant sans cesse le désir de connaître, mais en contrôlant aussi, scrupuleusement, l'émotion distillée dans ces pages. Quelques larmes, peu de colère et presque aucun jugement, mais à la place, un questionnement infini et vain sur le pourquoi et le comment du drame humain, une réflexion pessimiste sur la mort et l'oubli des vies qui nous ont précédés, sur l'impossibilité de l'Histoire, sur la disparition d'un monde, celui du judaïsme d'avant-guerre en Europe de l'Est.

En passionné de littérature antique, l'auteur utilise la Bible pour élever

son enquête familiale au rang de récit universel. Peu religieux lui-même, comme il tient à le préciser, il convie des rabbins à son odyssee et s'en remet à eux quand une émotion subite, une découverte inopinée, une prise de conscience abrupte risquent de lui faire perdre ce regard décalé, un peu éloigné, méditatif, qu'il tient à conserver à travers les six cent cinquante pages de son livre.

Ce détachement fragile qui n'est pas constant, et qui contraste avec le côté obsessionnel de sa recherche généalogique cherchant à accumuler des étincelles de vie, des détails biographiques pour enrichir sa pauvre collection de souvenirs, constitue peut-être l'ingrédient principal du « succès » de ce livre qui semble

déjouer la lassitude, le « ras-le-bol » ressentis et exprimés par certains pour ce type de littérature.

Très éloigné d'un Jonathan Littell (l'auteur des *Bienveillantes*) qui faisait sensation, l'an dernier, en mettant en scène un « monstre » de l'Holocauste, Daniel Mendelsohn préfère jouer pour nous la partition de la banalité des atrocités de guerre sont commises par des gens normaux, comme vous et moi. Dans un entretien au magazine *Lire* (septembre 2007), il reconnaît avoir découvert l'incroyable fragilité de la civilisation, avoir compris « qu'il suffisait de peu de choses, la faim, la terreur, pour la faire basculer en quelques jours dans le chaos et l'ignoble ». ●

ROMAN

Un manuscrit infernal

LE SECRET de Fulvio Caccia
Tryptique, 217 p.

par ISABELLE DÉCARIE

C'est sur le thème du double que se referme la trilogie de Fulvio Caccia, amorcée avec les romans *La ligne gothique* (2004) et poursuivie avec *La coïncidence* (2005). Dans *Le secret*, il est à nouveau question du personnage de Jonathan Hunt, qui après avoir cherché son ami Dimitri disparu pendant la guerre (*La ligne gothique*) et avoir fui à Paris pour oublier la tuerie à la Polytechnique avec Leila (*La coïncidence*), ce « héros contemporain » disparaît à son tour.

C'est l'écrivain et le peintre Richard Killroy alias William Crollolanza, le narrateur de l'histoire du *Secret* — un homme qui a tout de l'anti-héros —, dont le boulot alimentaire le mène à travailler pour une agence de renseignements, qui a été mandaté pour retrouver Jonathan. Mais l'histoire commence vraiment avec un manuscrit, celui que Killroy a tenté de faire publier il y a dix-sept ans et qui lui a valu plus que des mésaventures: le

manuscrit dont on ne connaîtra jamais le véritable contenu semble être responsable des actions le plus souvent néfastes de celui ou de celle qui le lit. Plus encore, le document possède un secret: il s'écrit à mesure que le lecteur le lit. Indestructible, ce manuscrit a tout d'abord été annoté par Mike Belleville, l'écrivain le plus reconnu de Ramontel (la ville dans laquelle se déroule l'intrigue du roman, Montréal à peine voilée), juste avant sa mort mystérieuse, puis de nouveau corrigé par l'éditeur respecté O.T. Richardson, et finalement commenté une troisième fois dans ses marges par Max Gottlieb, le vieux libraire qui a tant fait pour la littérature à Ramontel. Chacun de ces personnages va connaître un destin funeste. Figures tutélaires du Livre, l'écrivain, l'éditeur et le libraire introduisent ainsi la première partie du roman pour mettre en place d'ores et déjà la question qui hante le narrateur, à savoir celle de l'auteur. Alors que Killroy tente de démêler l'histoire d'espionnage qui entoure la dispari-

tion de Jonathan Hunt, il s'interroge: « D'ailleurs qu'est-ce qu'un auteur? Est-ce celui qui tient la plume, cet hacedor sur lequel s'était longuement interrogé Borges, ou celui qui en prend connaissance et, ce faisant, le recrée à son tour? » Cette question est poussée à sa limite (une limite qui empiète précisément sur ce que Caccia nomme de manière métaphorique « la ligne gothique ») quand l'auteur du *Secret*, Caccia lui-même, fait son apparition dans le roman et avoue, dans l'épilogue, avoir été troublé par son propre personnage, Jonathan Hunt, à qui il a donné ce patronyme significatif de « chasse », le même que Caccia, en anglais. Le double « véritable » de Jonathan Hunt s'insinue donc dans le roman pour tenter de nous montrer comment l'écrivain peut être Dieu ou le Diable (et Caccia s'amuse ouvertement ici avec l'onomatopée en faufilant dans son texte plus d'une référence théologique), un être qui invente le destin des autres, qui en joue, qui tire les ficelles, décide des gestes et des

actions. Même si cette optique de la littérature n'est pas neuve (et l'écrivain n'hésite pas en ce sens à mettre sa deuxième partie sous le signe de Philippe Aubert de Gaspé fils et de *L'influence d'un livre*), c'est pourtant quand le narrateur et l'auteur s'interrogent tour à tour sur ces questions d'influence justement (d'inspiration, de plagiat, de mise en scène du réel et du réel comme fiction) que le roman est à son meilleur. On pourra regretter quelques scènes un peu mièvres qui se déroulent entre le narrateur et les femmes qu'il rencontre (avec Kristina, par exemple, une bagarre tourne en ébats sexuels), et surtout interroger le choix quelque peu singulier d'avoir fait du tireur de la Polytechnique un personnage du *Secret*. Néanmoins, le troisième volet de la trilogie de Caccia se lit plutôt bien, comme un roman d'espionnage dont le personnage principal est, somme toute, la littérature elle-même. ●